

Entre sédiments, strates et failles : le « terrain », une métaphore minée ?

Jean-Yves Durand

Universidade do Minho (Portugal)

RÉSUMÉ

Si l'anthropologie a récemment développé une réflexion sur l'usage qu'elle fait de la notion de « terrain », et sur l'histoire de celle-ci, elle a négligé la dimension géologique de la métaphore. Ceci ne peut que retenir l'attention d'un ethnographe intéressé par les modes de recherche de l'eau souterraine : il rencontre des hydrogéologues, des sourciers et leurs clients, pour qui également « le terrain » correspond à une variété de pratiques et de préoccupations. Toute métaphore est dans une certaine mesure « minée », et celle du terrain ne l'est pas plus qu'une autre. Néanmoins, il convient d'examiner les implications de la séduction qu'elle opère sur les anthropologues, ainsi que la façon dont nous l'utilisons pour articuler notre discours sur les représentations occidentales des activités productrices et organisatrices de connaissance.

Mots-clefs: Terrain; Géologie; Ethnographie.

Jean-Yves Durand

IDEMEC

5, rue du Château de l'Horloge

13094 Aix-en-Provence

jyduand@ics.uminho.pt

Attention to geology is a human duty.

Rick BASS,
1998.

Selon la définition, « les ethnologues désignent par le mot 'terrain' (field), le lieu où ils se rendent pour observer la vie d'une société et recueillir sur elle des informations directement fournies par les intéressés eux-mêmes » [Izard, 1991 : 471]. Mais à cette clarté topographique répondent la variété des situations et des pratiques ainsi que le flou conceptuel et méthodologique d'une notion qui, plus que du lieu physique, tient aussi « de la technique et du rituel professionnel » [Blanckaert, 1996 : 9]. Accompagnant la focalisation croissante sur la personne et le rôle de l'ethnographe, les analyses des enjeux qui se nouent autour du travail de terrain et de l'observation participante prolifèrent. Se voulant souvent démystificatrices, elles contribuent néanmoins parfois à la fétichisation d'une technique, semblant la considérer moins comme un outil parmi d'autres que comme l'unique moyen d'appréhender le social. Un indice de l'inachèvement de cette ardeur réflexive apparaît aussi dans la générale omission d'une évidence : la métaphore géologique à l'œuvre dans la notion de *terrain*.

Ce point de détail acquiert une singulière acuité aux yeux d'un ethnographe intéressé par les modes de recherche des eaux souterraines et rencontrant des hydrogéologues, des sourciers et leurs clients, pour qui aussi le « terrain » correspond à une variété de pratiques et de préoccupations. Il s'agira donc de rappeler des aspects d'une pertinente idée d'histoire de cette notion [Pulman, 1988] tout en s'écartant un peu de sa problématisation langagière.

Comme l'y invite la citation qu'il a en exergue¹, ce texte prêterait quelque attention à la géologie, considérée à la fois comme une science et comme son objet, ou plutôt certaines figures de cet objet, tentant de suivre les ramifications métaphoriques qui nourrissent nos représentations du terrain. La séduction que ces tropes opèrent sur les anthropologues, l'attachement de leur discipline à ce registre métaphorique ne sont-ils qu'anodins ?

Glissements de terrains

Voici posée cette question alors que, on le sait, nos terrains et nos manières d'y être ne sont plus ce qu'ils étaient. Nous pouvons parler encore de l'« *inconfort du terrain* », même si, mesurée à l'aune d'un hivernage à Angmassalik en 1936, l'expérience du froid en Lozère paraît bien aimable [Soudière, 1988]. Mais adieu rêves d'explorations alliant confusément James Oliver Curwood et Paul-Émile Victor, masques kwakiutl et fétiches arumbaya. La dilution de l'exotique, le rapatriement des thèmes d'étude, la déterritorialisation de nos objets font qu'on s'interroge sur ce qu'implique le fait de « *prendre le métro* » jusqu'à son terrain [Passaro, 1997] outre les difficultés à définir et à faire accepter une unité d'enquête aux contours inhabituels. L'inconfort est avant tout moral et dépasse un sentiment d'incomplétude suscité par le déficit d'étonnement et de mortification qu'imposent des terrains perçus comme trop domestiques ou domestiqués : il découle souvent des difficultés éthiques et pratiques liées au degré d'engagement du chercheur face à des attentes plus ou moins explicites. Ce sont ces « mines » qu'évoque un fréquent jeu de mot usant des connotations militaires de la notion de terrain et de leur corollaire, l'idée d'affrontement², présente aussi dans le point de vue géologique : *L'écume de la terre* est le domaine du choc [Allègre, 1983 ; Pulman, 1988].

Les récentes introspections montrent d'ailleurs une tendance à glorifier les infortunes de la recherche, voire à héroïser ses nouvelles pratiques. Ainsi nous dit-on qu'« *une stratégie dans l'étude des élites est d'exposer la portée du pouvoir dans l'espoir de la clarifier pour ceux qui en sont dépourvus* » [Hertz, Imber, 1993 : 3]. Le déplacement spatial, le *being there*³, la rareté supposée de l'expérience relatée ont un effet authenticateur. Ce pilier de l'autorité ethnographique est ébranlé par les glissements de nos terrains, mais le décentrement social lui restitue quelque assise : Joanne Passaro [1997 : 147] note qu'aucun chercheur post-doctoral côtoyant comme elle les sans-abri de New York ne dort dans la rue, à la différence des thésards. Si les « natifs » ne sont plus exotiques, l'idée romantique des « jeunes » ethnographes tient toujours et avec elle l'image consacrée du rite de passage, de la possible exposition à un danger. La métaphore du terrain est aussi culpabilisante [Achard, 1981 : 20] : qui n'a pas subi l'épreuve du feu n'est pas aguerri et reste suspect [Blanckaert, 1996 : 31]. Entre de nombreux exemples, on sait que selon Claude Lévi-Strauss [1958 : 409] « *l'anthropologue a besoin de l'expérience du terrain* » pour réaliser « *cette révolution intérieure qui fera de lui, véritablement, un homme nouveau* ». Il « avoue » néanmoins aussi plus tard, son statut établi, qu'il s'est « *senti assez vite homme de cabinet plutôt qu'homme de terrain. Dit sans aucune intention péjorative, bien au contraire, le travail sur le terrain, c'est un peu de l'ouvrage de dames* » (raison probable pour laquelle les femmes y réussissent si bien) » [Lévi-Strauss, Éribon, 1991 : 66]. Cette qualité ambiguë du travail de terrain, à la fois primordial et subsidiaire, est soulignée par les remarques de Pierre Achard [op. cit. : 21] sur la hiérarchisation de la recherche sociologique : le « *sociologue de terrain* [est] voué à rester à la base, » tandis que les « *sommets* » appartiennent à « *l'état-major, réservé aux stratèges* », c'est-à-dire aux théoriciens.

Terrains vagues

De fait, où que l'on se situe entre l'ethnographe-collecteur cueillant les faits culturels et le laboureur coproduisant du sens avec les occupants d'un terrain⁴, qui ne place l'initiation professionnelle dans l'expérience de terrain ? L'image pré-agricole réifie l'objet d'étude certes plus que la seconde, qui dénote néanmoins un rapport foncier de possession et d'exploitation, source d'une part des désarrois réflexifs⁵. Mais la même idée est présente : le terrain constitue l'expérience essentielle de l'anthropologue et la condition de son savoir [Pulman, 1986a : 6]. Sans la nier, il convient néanmoins de relativiser cette « *vertu fondatrice du travail de terrain* » [Fabre, 1992 : 46]. James Clifford [1997 : 64] admet ainsi que l'anthropologie a toujours été plus que le *fieldwork*, en lequel il voit « *an essential disposition or professional marker* ». Il s'étonne pourtant que l'étude d'un groupe évangéliste examine les « *TV programs, sermons, novels, media of all kinds, as well as with conversations and everyday behavior* », en un « *mixture of participant-observation, cultural criticism, and media and discourse analysis* » [ibid. : 62]. Il se demande à quel point ceci est anthropologique et diffère des travaux de l'École de Chicago : « *There are certainly differences, but they do not coalesce as a discrete method* »⁶, la principale difficulté tenant au fait crucial de vivre avec une famille fondamentaliste, qui prima sur les autres façons d'obtenir des informations.

Sans doute inévitable ici, cette primauté est-elle généralisable à toute situation d'enquête ? L'étroit point de vue que Clifford admet [1997 : 351] d'une tradition disciplinaire nationale constituée surtout auprès de sociétés sans écriture l'amène à abusivement réduire le *fieldwork* à l'observation participante et à oublier par exemple l'importance des sources écrites pour les européanistes. Mais c'est sa prédilection pour le « dialogique » qui lui fait négliger la simple observation sans échange intersubjectif [Olivier de Sardan, 1995 : 78]. Cette tendance à définir la discipline par l'une de ses méthodes plutôt que par ses problématiques découle aussi en partie de la difficulté à désormais distinguer ses objets et ses terrains, devenus vagues. Mais, comme le rappelle Clifford, on trouve des courants qualitatifs dans les *cultural studies* et en sociologie. Les contacts existent aussi, bien sûr, avec des branches de la psychologie, la linguistique, l'histoire, etc. Si l'anthropologie se distingue par son rapport au terrain, la différence est de degré et non de nature⁷. Cette discipline insiste pourtant sur cette particularité : *Terrain* n'est pas le titre d'une revue de géologie. En même temps, les anthropologues ne s'efforcent guère d'exposer clairement leurs méthodes d'enquête, ce qui alimente les critiques que leur font les chercheurs d'autres disciplines [ibid. : 72]. Certains restent cléments, comme les géographes qui nous ont pourtant précédé de longue date sur le terrain. Il est abusif de faire d'Hérodote et consorts les fondateurs de l'anthropologie, une problématique qui est née au XIX^e siècle, mais il est vrai qu'ils avaient déjà manifesté une curiosité d'ordre ethnographique.

« *Une moustiquaire est la protection la plus efficace contre les lions.* »

Des géographes rappellent cette affinité. Pour Mariel Jean-Brunhes Delamarre [1968 : 1465], l'expérience du concret est commune à l'ethnologue et au géographe. Le numéro 8 d'*Hérodote* fit ainsi une large place aux réactions d'ethnologues au texte de Camille Lacoste-Dujardin sur la relation d'enquête [1977]. Celle-ci est aussi coauteur d'un hommage à Jean Malaurie, intitulé « Géographie-ethnologie », qui insiste sur la « *caractéristique commune dont la portée épistémologique est considérable : celle de mener une grande part de* [leurs]

recherches sur le terrain » [Lacoste, Lacoste-Dujardin, 1990 : 322]. Géographes et ethnologues seraient les seuls à ne pas manipuler de l'abstrait déjà élaboré par autrui, à tenter de saisir sans autre filtre qu'eux-mêmes « *certaines configurations d'un concret qui ne leur est pas familier* »⁸. Mais ici encore se trouve occultée la présence d'autres sciences sociales sur nos terrains, où elles n'agissent pas toujours de façon très différente de la nôtre. « *Le géologue, le botaniste ou le pédologue* » prennent en compte quant à eux des réalités « *beaucoup moins nombreuses et leur travail de terrain est plus rapide.* » [Ibid.]

Il est souvent observé que les plus longues enquêtes de terrain ne sont pas toujours les plus fructueuses et qu'un « grand voyageur » peut rester longtemps en un lieu sans que ce qu'il en dit ait une validité ethnographique. Quant aux géologues que disent-ils de leur travail de terrain, taxé ici d'une rapidité laissant subodorer un soupçon de facilité ? Leurs manuels ont souvent une annexe sur le sujet. Selon l'un d'eux, l'aide-géologue « *doit posséder l'équipement et les techniques lui permettant de se rendre la vie la plus agréable – ou la moins désagréable – possible* ». Il présente donc des conseils d'hygiène, des recommandations pour la construction de pièges ou d'un feu. On apprend aussi qu'« *une moustiquaire est la protection la plus efficace contre les lions* » [Chaussier, 1989: 174]. Voici qui fera rêver l'ethnographe en herbe, peu habitué à de précises instructions d'enquête, qui réalise que sa discipline n'implique plus « *ni grands déplacements ni matériel de camping* » [Achard, *op. cit.* : 20], même si perdure l'idée que, par rapport à la géographie, « *l'ethnologie, c'est l'aventure* » [Lacoste, Lacoste-Dujardin, *op. cit.* : 321].

Est surtout évidente ici la différente nature de l'objet d'étude : les indigènes sont invisibles dans ces conseils qui suggèrent néanmoins de proscrire les tenues militaires, « *pour éviter toute confusion qui pourrait avoir des suites tragiques* » [Chaussier, *op. cit.*]. Il faut relever que ces instructions se destinent à l'aide-géologue, assistant d'une géologie appliquée à l'exploitation de ressources minérales. Ce n'est pas de ce domaine que vient la haute théorie géologique, moins soucieuse de descriptions locales d'ordre naturaliste de l'« *écorce terrestre* » (qu'elle utilise pour des corrélations spatiales) que d'une compréhension des dynamiques et des interactions globales, y compris astronomiques, affectant la Terre. Une géologie appliquée ignorant les populations locales est possible, mais les « sciences de la Terre » ne sauraient négliger les effets du facteur humain sur leur objet. Le pluriel de cette nouvelle désignation indique un trait pluridisciplinaire trouvant ses origines, par-delà l'innovante approche d'Alfred Wegener⁹, par exemple dans l'ample vision que le géographe Élisée Reclus [1876] avait du projet de sa discipline : une approche synthétique des éléments d'un système terrestre parfois qualifié d'organisme. James Hutton, qui à la fin du XVIII^e siècle posa les principes de la géologie moderne, avait une conception comparable influencée par la physique de Newton.

Revenant vers de semblables vues globalisantes (évoquant aussi celles d'Alexander von Humboldt) après un long effort de recherche localisée, la géologie est traversée par les mêmes questions que les sciences sociales : variation des échelles d'observation spatiale et temporelle, interaction local/global, remise en cause de la césure séparant nature et culture. Du noyau de la planète à son champ magnétique en passant par les fonds marins, les auxiliaires des sciences de la terre sont au moins autant l'informaticien et le satellite que l'aide-géologue à la Indiana Jones avec son marteau ou sa foreuse. S'il faut absolument trouver des airs de famille entre elles et l'anthropologie, c'est peut-être dans des interrogations épistémologiques voisines plus que dans la spécificité d'un rapport au terrain supposée nous rapprocher « *de ces sciences 'naturelles' que sont la géologie, la botanique, la pédologie où le travail de laboratoire vient après le travail de terrain* » [Lacoste, Lacoste-

Dujardin, *op. cit.* : 322].

Outre qu'elle pêche par une schématisation qui voudrait qu'un travail de terrain existât sans être informé par un horizon théorico-analytique préalable, cette affirmation inverse le cliché qui fait du terrain le laboratoire de l'anthropologie¹⁰. Mais, lieu de la production de données brutes ou lieu de leur analyse, le laboratoire est toujours l'espace de la « découverte » et son accès reste réservé à quelques privilégiés [Clifford, 1997 : 63, 89]. Les figures du découvreur et de l'explorateur sont liées à l'affirmation des sciences relevant de l'histoire naturelle, dont les praticiens ne se spécialisèrent, au XIX^e siècle, qu'à mesure qu'elles s'institutionnalisèrent. Si la géologie fut des premières, l'anthropologie revendique toujours sa pleine reconnaissance et peine à démontrer son « utilité » hors de l'*indirect rule* ou de l'aide au développement dans les espaces où toutes ces disciplines furent confrontées peu ou prou aux possibilités et aux exigences propres à la révolution industrielle et à l'expansion coloniale. Des expéditions, telle celle de Cambridge au détroit de Torres (1899), et des organismes chargés d'enquêtes extensives entreprirent de rassembler les éléments d'une description encyclopédiste visant aussi les territoires métropolitains, selon un idéal pluridisciplinaire et totalisant contrarié par la sectorisation croissante des savoirs. Edward Sapir, par exemple, passa ainsi plusieurs années à la division anthropologique de la Geological Survey of Canada [Zaslow, 1975]. La valorisation de l'expérience individuelle du terrain et la professionnalisation causèrent alors l'élimination progressive des intermédiaires, la mise hors jeu du pourvoyeur de spécimens biologiques ou ethnographiques¹¹. Certaines sciences de la terre s'accommodent de la figure de l'aide-géologue et pour celles utilisant la télédétection la relation au réel est médiate, mais il est vrai que, en règle générale, les géologues aussi sont très attachés à la pratique du terrain et lui attribuent une valeur « initiatique ».

Le sombre abîme du temps

La géologie adopta la notion de terrain aux alentours de 1800, alors que la divisaient de violents débats réductibles de façon – excessivement – schématique aux axes d'opposition neptunisme-plutonisme et catastrophisme-uniformitarisme, combinés à l'évolutionnisme. Il est impossible de présenter ici les divergences entre les tenants du rôle de l'eau ou du feu, entre qui pensait que les phénomènes géologiques anciens avaient plus grande ampleur que les faits contemporains et qui soutenait, au contraire, que tous les événements suivaient les mêmes lois et que l'observation du présent était donc la clé de la compréhension du passé, selon le principe des causes actuelles. Confrontée à la Genèse, la géologie subsumait des controverses fondamentales et passionnait les grands esprits : dans son œuvre scientifique, Goethe attaque le plutonisme, dont il voit aussi un partisan en Méphistophélès, tandis que la vision neptuniste de Faust favorise la stabilité de la perfection esthétique de la nature.

Les auteurs intéressés par la géologie admettaient alors la nécessité de l'observation *in situ*, même si tous ne la pratiquèrent pas comme Darwin. Par la force des choses, les premiers furent des minéralogistes, mais c'est Nicolas Sténon, surtout, qui indiqua en 1669 l'importance de l'étude de terrain. Cet anatomiste compara la dentition d'un requin aux glossopètres, les « langues de pierre » dont nous savons qu'elles sont des dents fossiles, mais sur la nature desquelles on se perdait alors en conjectures. Prouvant leur origine organique et marine, il pose les bases de la stratigraphie et de la tectonique : détermination du faciès par les fossiles, principe de superposition des couches, reconstitution chronologique, indication d'orogénèse par le dérangement des strates. Appliquant ces idées à la Toscane où il réside, ce «*Champollion de la géologie*» [Gohau, 1990b : 75] en analyse la formation rétrospectivement

à partir de son état présent. Il inaugure ainsi la relation moderne du géologue à son terrain et fait de sa discipline une science historique.

Sténon respectait les durées bibliques, mais débattre de la nature des fossiles¹², de l'origine et du devenir des êtres vivants implique de spéculer sur l'âge de la Terre. Observant le refroidissement des métaux, Buffon, qui possédait des forges, s'en tient à 75 000 ans, pensant sans doute, en 1779, qu'un public accoutumé à la chronologie de l'histoire sacrée ne pourrait concevoir les presque 3 millions d'années qu'il envisagea [Gohau, 1990a : 200] : en 1654 James Usher avait daté la Création du 23 Octobre 4004 avant Jésus-Christ à 21 heures. Buffon lance donc de toute façon son lecteur dans le « *sombre abîme du temps* », à la suite d'une flèche pointée vers l'étiollement de la planète. Mais en 1795, Hutton trouve « *no vestige of a beginning, no prospect of an end* ». Citée par toute histoire de la géologie, l'expression marque l'irruption du *deep time* [Gould, 1987] passé et futur, la dissolution de la finitude, d'autant que Hutton admet la régénération des reliefs par l'action du feu interne et donc une « *succession de mondes* ». De hardis précurseurs avaient osé d'hypothétiques longues durées, mais, au XVIII^e siècle, nul mieux que Giambattista Vico [1953], au demeurant respectueux lui aussi de l'Exégèse, ne vit comment ces idées, comparables à l'ouverture spatiale du monde clos à l'univers infini¹³ dans les siècles précédents, remaniaient les fondements de l'histoire, articulant les possibilités d'une nouvelle science humaine.

Malgré son usage de métaphores stratigraphiques, à commencer par l'archéologie, Michel Foucault s'intéresse plus à « *la préséance épistémologique de la botanique* » qu'à la géologie, qui s'insère néanmoins dans la rupture des champs de la biologie, la philologie et l'économie politique marquant, à la fin de l'âge classique, la mutation « *de l'Ordre à l'Histoire* » [Foucault, 1966 : 149, 231-233]. On passe en effet alors de « théories de la Terre » hypothétiques, discrètes, absolues, à une « géognosie », une histoire de la terre, une géologie, cumulatives, collectives et qui imposent de douter de la continuité du progrès [Gohau, 1990a]. L'émergence de l'enquête de terrain fut, à partir du XVIII^e siècle, homologue à la façon dont l'observation est devenue « *une connaissance sensible assortie de conditions systématiquement négatives* » : « *exclusion du oui-dire* » et suppression des intermédiaires ; « *privilège presque exclusif de la vue* » [Foucault, *op. cit.* : 144]. Et les collections minéralogiques, la thésaurisation d'archives stratigraphiques participent de la nouvelle relation à l'histoire sensible, à ce moment-là, en de nombreux domaines [Gohau, 1990a : 303 ; Oldroyd, 1979]. Un regard fragmenté est la condition du comparatisme : l'irrésolution entre le particulier et l'universel est constitutive autant de la géologie que de l'anthropologie.

L'écriture des pierres

Dans le même ordre d'idées, Bertrand Pulman [1988 : 26] relève que la géologie traite du problème synchronie/diachronie avant la linguistique ou l'anthropologie¹⁴. Son exemple n'est peut-être pas le meilleur : la foi de Constant Prévost en la primauté méthodologique du synchronisme fournirait aux censeurs de l'ahistorisme structuraliste une parfaite illustration de leurs critiques. Surtout, comme le dit Pulman, les chercheurs en sciences sociales ignorent en général cette parenté : c'est une chose que de discerner un air de famille dans la généalogie épistémologique et institutionnelle de deux disciplines, c'en est une autre que d'établir qu'il se traduit dans le présent en relations de cousinage, même distendues.

Il n'est guère besoin d'attention pour glaner au hasard des lectures quelques images surgies du sous-sol des deux disciplines qui nous occupent. André Leroi-Gourhan [1965 : 214] voit

une « *strate très profonde du comportement humain* » dans des traits du sentiment esthétique, et Marie-Noëlle Chamoux [1996 : 26] décrit la « *stratigraphie* » d'une enquête d'ethnologie des techniques. Chacun peut multiplier les exemples (clivage, faille, faciès, etc.) sans se limiter aux auteurs français : pour Clifford [1997 : 61], « *fieldwork is sedimented with a disciplinary history* ». Et si dans d'autres langues le domaine sémantique de *field* ou de *campo* diverge de celui de « terrain » [Pulman, 1988 : 29], les images géologiques y restent aussi fortes. Mais ces analogies d'usage ponctuel semblent parfois autant de rocs erratiques ou de glossopètres truffant un discours auquel échappe leur origine ou leur vraie nature. D'autres fois, le référent originel de ces signes paraît en revanche explicitement choisi : André Varagnac [1963] suggéra d'étudier l'« *archéocivilisation* » par la « *stratigraphie culturelle* ». Exposant l'approche de la question de l'histoire par les folkloristes, Nicole Belmont [1973 : 122] note qu'Arnold Van Gennep compara sa démarche à la minéralogie et la pétrographie d'une façon qui fait pressentir la méthode structuraliste. D'autres fois encore, l'usage de tels tropes est délibéré et élaboré. Jacques Barrau [1975 : 12] décrit les relations « *entre culture et milieu comme on le fait du profil d'un sol en place* » : sur la « *roche-mère* » de la nature, et dépendant de ses matériaux, l'horizon technique ou économique avec en surface (« *ou si l'on veut, en superstructure* ») un horizon idéologique et politique le réfléchissant : « *Comme dans un sol, il y aurait donc interaction entre les horizons et la roche-mère de même qu'il pourrait y avoir érosion des horizons de surface, voire apport d'alluvions d'autres origines* ». William Rivers, anthropologue proche de la psychanalyse, compara aussi la dimension historique et le rôle des sciences sociales à ceux de la géologie [Pulman, 1986b].

Enfin, certains auteurs font preuve d'un goût pour la géologie qui n'en reste pas à la rhétorique. Un collègue portugais qui mena une longue enquête sur un terrain exotique est féru de la quête des fossiles, sans toutefois que cela transparaisse dans ses écrits. Et l'on sait que la géologie est l'une des « *maîtresses* » de Lévi-Strauss [1955 : 54-65], qui trouve dans sa démarche « *l'image même de la connaissance* », une histoire qui cherche à « *projeter dans le temps [...] certaines propriétés fondamentales de l'univers physique ou psychique* »¹⁵. Structure, permanence, réseau, symétrie, classification : il est impossible d'explorer ici les contiguïtés avec la cristallographie, qui ne séduit pas que des structuralistes. « *L'écriture des pierres* » jalonne, par exemple, le versant poétique de l'œuvre de Roger Caillois [1996 : 26], décrypteur de « *l'avare architecture des cristaux* » qui « *déploie une géométrie immuable, infaillible, immortelle, qui anticipe Pythagore et Platon* ». Le modèle géologique peut aussi être méthodologique. Selon Leroi-Gourhan, l'archéologue, « *ethnologue du passé* » [1973 : 1210] à la recherche des « *racines du monde* », scrute autant la coupe stratigraphique que la surface du sol d'occupation. Car sur le front de taille d'un gâteau « *dans lequel on aurait inscrit 'Bon anniversaire' au milieu, sous les couches de pâte* », « *ce qu'on voit, ce sont de petits morceaux de crème sur la tranche, rien de plus* » [Leroi-Gourhan, 1982 : 202]. Souvent électives, ces affinités peuvent aussi découler d'aléas biographiques : un temps chef de cabinet au ministère des Travaux publics, Paul Sébillot [1894] étudia « *les traditions et les superstitions* » liées aux mines. Et le métier d'ingénieur des mines influença directement la science sociale de Frédéric Le Play [Arnault, 1984].

Les archives du monde

L'anthropologie n'est pas seule à apprécier les thématiques géologiques ou telluriques. Gabriel Tarde assortit par exemple ses ultimes œuvres sociologiques à l'étonnante fiction d'une utopie souterraine [1904]. La symbolique occidentale fait une valorisation ambivalente

des univers enfouis, naturels ou artificiels. Mais le haut est connoté plus positivement que le bas auquel sont toutefois reconnues l'antériorité et la primauté. Les images choisies par J. Barrau (cf. *supra*) sont à cet égard parlantes, de même que celles de Fernand Braudel [1979 : 8] : la « *zone épaisse, au ras du sol* » constituée par la vie matérielle est surmontée par la « *vaste surface des marchés* » au dessus de laquelle se sont « *élevées des hiérarchies sociales actives* ». L'enfouissement des procès de production est bien sûr une des lignes métaphoriques favorites du marxisme, qui se trouve être la seconde maîtresse de Lévi-Strauss. Or la troisième est la psychanalyse : elle aussi remonte le temps en taraudant des couches amassées.

Cette force de l'idée d'accumulation compte dans ce qui apparaît comme la singulière prégnance des images géologiques en anthropologie, à commencer par ses courants peu ou prou évolutionnistes. Concrétisé par le fichier en perpétuelle sédimentation des Human Relations Area Files, l'idéal ethnographique est au moins doublement inatteignable du fait du caractère intersubjectif de l'enquête et de l'évolution des « faits » culturels. Omettant le premier facteur, confiant en un principe de superposition culturelle, Pierre Saintyves voulut, au début du XX^e siècle, visualiser les variantes temporelles et spatiales de ces faits par des « *chronographies* » [Belmont, *op. cit.*]. Leur double axe vertical et horizontal évoque deux moyens d'enregistrement par les géologues des « *archives du monde* » dont parlait Buffon : l'échelle stratigraphique et la carte géologique, elles aussi toujours perfectibles en raison des aléas de l'observation, des irrégularités locales, de l'action du temps. Notre discipline rejette, désormais, le folklorisme de Saintyves dans une sombre préhistoire. Mais en s'imaginant associée à la géologie, elle peut mieux se poser en archiviste de toute la mémoire du monde, affirmer la valeur empirique de son discours et sa propre scientificité, que l'on sait contestée, notamment par le questionnement postmoderniste. L'homologie entre les approches du couple horizontal-synchronie/vertical-diachronie par les deux disciplines se décèle aussi dans la définition partielle, par son rapport au temps, de l'identité (interne et externe) professionnelle et scientifique de chacune. Qui ne peine, sous l'inquisition d'un « informateur », à éclaircir ce que nous faisons des « sociétés primitives » ou des « traditions » ? Et les géologues que je rencontre, dans le sud-est de la France, au nord du Portugal, au nord-est des Etats-Unis, confient leurs difficultés à dialoguer avec des profanes méconnaissant l'échelle temporelle qu'ils arpentent et que, selon l'un d'eux, « *on voit toujours partout, National Geographic, partout* ».

Quand la mer était ici

Les voies de la vulgarisation scientifique sont certes sinueuses ¹⁶, pourtant le fait que « *la mer était ici* » est bien connu, au moins dans les régions calcaires, même si cet absolu topographique ne convient guère à une planète de reliefs en surrection et de continents irrésolus. Ailleurs, on sait que « *c'est sorti des volcans* » ou que « *derrière la maison, on voit la roche-mère [bedrock]* ». Un jour le client d'un géologue me demanda : « *Avant les Romains, la mer, elle était là quand ?* » Dépourvues de repères chronologiques, ces conceptions ont une épaisseur temporelle absolue et étayent la fondation existentielle du locuteur dans son terroir. Parlant des « *siècles de familiarité* » qui « *réalisèrent la communion des sens humains avec le sol* », Gaston Roupnel [1932 : 38] exprime la même idée : « *L'homme s'apprit à connaître le végétal, et à entendre, sous ces superficielles révélations, les rumeurs souterraines, le murmure d'une onde enfouie, la sourde résistance des bancs rocheux. Le sous-sol lui devint clair et apparent comme une surface exhibée.* » Ainsi, un sourcier drômois appelé en Ardèche du Nord n'a « *rien pu sentir. C'était que du granit* ».

Pour un autre, « *le calcaire, c'est huguenot et résistant* », comme lui-même. Par ailleurs, certains ethnographes ont attribué la valeur esthétique de l'architecture vernaculaire à l'extraction, toujours supposée locale, des matériaux qui, en harmonie avec le paysage, « *produisent l'unité culturelle et l'unité d'apparence des constructions de la région, et partant leur identité* » [Bonnin, 1990 : 47].

Un journaliste parle par contre des villages du très calcaire Vercors « *figés dans le temps et le granite* » par l'attaque nazie (plein d'esprit, il dit que le souvenir « *reste de marbre* ». [Périlhon, 1990]). Et, bien qu'il fût maire d'un village du piémont de ce plateau, Maurice Faure, ministre radical-socialiste de l'Instruction publique, félibre et promoteur de la loi de 1906 sur la protection des paysages, évoquait le « *fondement granitique de l'amour de la patrie* » [1907 : 29]. Par ses connotations d'ancienneté et de solidité cette roche est plus apte que le soluble carbonate de calcium à sanctionner l'immuabilité idéale d'une notion cardinale et à l'articuler sur le *jus soli*. Le ruralisme hyperbolique de Roupnel est là encore éloquent : « *Ce vieux sol français, où tant de dépouilles et de souvenirs humains reposent avec éternité, cette terre antique, fouillée et dépecée, chargée de ses âges innombrables, a autant de destinées qu'elle a de passé ; et elle porte autant de forces vives qu'elle a de morts en elle.* » [op. cit. : 428] Plus terre à terre, si l'on peut dire, Van Gennep [1921] examina « L'action du sol sur la formation des nationalités »¹⁷ tandis que, comme Émile Durkheim et Marcel Mauss, Lucien Febvre [1970] critiqua, en 1922, l'anthropogéographie de Ratzel pour qui la vie de l'État « *s'enracine dans le sol* », lui préférant un possibilisme raisonné. L'attrait de ce déterminisme pédologique s'exerça sur une science sociale évoluant au sein du paradigme temporel forgé par la géologie moderne : pour Montesquieu « *la nature du terrain* » n'a, en revanche, qu'un rôle réduit [ibid. : 107]. Et on connaît les dérives d'idéologies essentialistes exploitant l'ancienneté imaginaire de la tradition et de la géophilie, s'évertuant à faire fusionner le temporel, le tellurique et l'identitaire.

Les os de la terre

S'enfoncer dans le sol est d'ailleurs aussi synonyme de remontée dans le temps pour nombre de radiesthésistes faisant une recherche para-archéologique de traces vikings, celtes, etc., et de la bonne gestion des énergies telluriques connue de ces « anciens », mais que nous avons oubliée. Selon ces théories, des lignes de force parcourent le sous-sol et relient de lointains hauts lieux archéologiques. Hormis pour de rares radiesthésistes chevronnés, dans la Drôme ces idées sont plus prosaïques, étayées par des vues hydrogéologiques locales : les « bonnes sources » viennent des Alpes ; d'autres communiquent avec des sites assez proches, toujours remarquables au plan géologique (la fontaine de Vaucluse, le lac de cratère d'Issarlès) ou archéologique (« *Le lac de Paladru, c'est pas un hasard s'y a un village préhistorique.* »). Ellen Badone [1991] examine un cas breton dans lequel l'homophonie Carnac/Karnak sert l'élaboration d'une cosmologie cohérente et la résurgence dans le présent d'un passé recomposé : quiconque sait lire les secrets de cette histoire « oubliée » valorise son cadre de vie et ses propres facultés, et apprend ainsi à réformer le détail de sa vie quotidienne.

Des traits du symbolisme tellurique apparaissent dans ces para-archéologies, comme l'ambivalence du sous-sol. Espace chthonien mêlant mystère et danger, il émet des ondes qui sont ici nocives mais là bénéfiques, la matière terrestre étant plutôt protectrice¹⁸. Alarmés par l'inconnu, en 1959, les voisins d'une installation nucléaire disaient que « *Marcoule est surtout en sous-sol* » [Chiva, 1970], alors que les adeptes de l'architecture enterrée louent les vertus écologiques, voire prophylactiques du sol [Barles et Guillerme :1995 : 14], à l'image

de la gemmothérapie promue par l'idéologie New Age. Cette dernière recycle l'image de la planète vivante, puisant notamment dans l'ample réserve des analogies anthropomorphes ou matricielles qui, au moins depuis Ovide, font des pierres les os de la terre. Pour les sourciers, l'eau souterraine, dont ils évaluent le débit à l'aune de leur corps (« mon petit doigt », « le pouce », etc.), provient d'une « tête », coule dans des « veines ».

Ils exaspèrent ainsi plus d'un hydrogéologue, dont la discipline produisit pourtant certaines de leurs conceptions, telle la nécessité de se garder des contaminations de surface, dont Édouard-Alfred Martel fut l'apôtre. L'origine montagnarde des « bonnes sources » trouve donc son sens, outre l'image du château d'eau, grâce au prisme romantique qui veut que les reliefs soient des espaces préservés des pollutions humaines. Un *water-dowser* (« sourcier ») du Vermont me dit penser que l'eau de pluie était dangereuse tant qu'elle n'avait pas circulé sous terre. Peut-être influencée là par le problème des pluies acides, cette idée est présente dans des traités de radiesthésie du début du ^{xx} siècle. Plus encore que protecteur, le sous-sol est donc purificateur : là encore à l'image du corps humain [Voisenat, 1992], il est un alambic, comme le voulaient des théories anciennes de l'origine des sources avant que soit adopté le modèle atmosphérique du cycle de l'eau. Les marques d'« eau minérale » savent user de ce registre : une publicité dit que « *Souterraine, parfaitement protégée par deux couches d'argile imperméable atteignant plus de cent mètres d'épaisseur, l'eau d'Évian suit un chemin heureusement inconnu des hommes.* »

Ces illustrations du symbolisme hypogé ramènent vers les sciences sociales. Febvre [*op. cit.* : 163, 189] répudie la notion de terre, « *non analysée* », « *indistincte et confuse* », que nonobstant il adopte en titre. Son opinion concerne l'étendue, le sol plutôt que le sous-sol. Or, Éric Dardel, un géographe que le regain d'intérêt portant sur la phénoménologie pourrait faire redécouvrir, porte à ce dernier la même attention qu'aux espaces géométrique, aquatique, aérien, construit. Appréhendé d'après Gaston Bachelard, l'espace tellurique devient constitutif de l'« *expérience concrète et immédiate où nous éprouvons l'intimité matérielle de l' 'écorce terrestre', un enracinement, une sorte de fondation de la réalité géographique* » [Dardel, 1990 : 20-24]. Et cet espace se révèle « *comme un non signifié par la Terre à l'homme* », aiguillonnant « *l'attirance souterraine* », la volonté de « *descendre* », la « *recherche de l'approfondissement* », le désir d'élucider le secret.

La vérité enfouie

L'auteur anonyme d'un *Spectacle de la nature* s'interrogeait d'ailleurs : « *Dieu en nous cachant l'origine des fontaines, ne semble-t-il pas nous en défendre la recherche ?* » [1780 : 101]. Au ^{xvi} siècle, le minéralogiste Agricola combattit l'idée que les mineurs volaient un bien qui n'était pas destiné aux hommes. À la même époque, Francis Bacon disait vouloir creuser toujours plus profond dans la mine du savoir. La métaphore de l'excavation vers le but suprême (*to strike the mother lode*, « trouver le filon ») révélatrice de la vérité ¹⁹ se renforce jusqu'au déconstructionisme post-structuraliste. Mais, au contraire de Marx, Freud ou Saussure, celui-ci ne distingue plus d'ultime infrastructure stable qu'il serait possible d'atteindre ²⁰ au fond des choses. Pour Lévi-Strauss, marxisme, psychanalyse et géologie, entre qui l'ethnographie s'établit « *en son royaume* », démontrent « *que comprendre consiste en réduire un type de réalité à un autre ; que la réalité vraie n'est jamais la plus manifeste ; et que la nature du vrai transparait déjà dans le soin qu'il met à se dérober* ». [1955 : 62-63] Même doutant de la nature du vrai, les plus interprétatifs des chercheurs en sciences sociales admettront mettre au jour des « faits » n'apparaissant pas d'emblée. Il n'est pas sans quelque

ironie qu'ils soient parmi les plus enclins à exposer les réalités occultes d'une autorité, d'une domination, d'un pouvoir diffus qu'en même temps leur point de vue empêche de localiser, de désigner, d'identifier concrètement dans le social.

Cette vocation au dévoilement de la nature profonde des choses que l'anthropologie partage avec la géologie et la « sourcellerie »²¹ ne se traduit pas de la même façon pour chacune. Les praticiens de la dernière nourrissent avec leur terrain une intime relation sensible mettant en jeu les plus vifs affects. Un sourcier réputé, appelé souvent loin de son domicile, confie aimer par dessus tout suivre pour la énième fois des « veines » qu'il connaît depuis toujours, ou « tracer » en surface les cavités que, spéléologue, il explorait dans sa jeunesse. Ayant su faire sa propre interprétation des affirmations divergentes de deux sourciers et des indications d'un bureau d'études géologiques, un agriculteur s'épanche : « *Ça m'a fait tout drôle de comprendre ce qu'il y a là dessous, ça fait quand même trente ans que je laboure là, j'aurais jamais cru qu'y ait de l'eau.* » Le sentiment des hydrogéologues – pour certains desquels croît l'intérêt pour la radiesthésie – est plus varié. Vouloir « travailler dehors » motive bien des carrières mais, exerçant parfois brièvement dans une région inconnue, ils sont moins enclins à éprouver le vertige de semblable identification avec « leur » terrain. Pour les uns et les autres celle-ci est possessive, mais, chez les anthropologues, peut-être désormais désireux d'éviter de manifester pareille objectification, la confusion entre le lieu et le thème de la recherche ne paraît pas aussi commune que ce qu'en dit Pulman [1988 : 27], en tout cas parmi les européenistes. Les chercheurs en géologie m'ont paru plus prompts à attribuer à leur espace d'investigation une qualité définitoire de leur personne scientifique, surtout s'ils mènent de lointaines « campagnes » de longue haleine. Je l'ai noté aussi chez un géologue étudiant la Nouvelle-Angleterre, peut-être à cause de la force, toujours vive dans ce contexte, de l'idée d'un espace à dominer. On retrouve ici l'importance d'un déplacement spatial, semblant primer sur le côté souvent collectif de ces expéditions qui diverge de l'idéal actuel d'une pratique individuelle.

Car toujours il faut fouler le terrain pour en pénétrer le substrat : « *If you have a very large area to investigate, it will be necessary to use a vehicle or perhaps even a helicopter, but try to walk over as much as possible. There is no substitute for personal observation [...]. By this direct experience, hydrogeological knowledge is built up.* » [Brassington, 1990 : 47] Les nouvelles études sociales des sciences se sont affirmées pour une part en défendant la nécessité de faire des laboratoires autant de terrains, afin de mieux dévoiler « la science telle qu'elle se fait », selon l'expression désormais consacrée. Mais le laboratoire a « l'inconvénient de reposer, comme [les] cartes, sur une sédimentation indéfinie d'autres disciplines, instruments, langages et pratiques. On n'y voit plus la science [...] se faire à partir de rien en affrontant directement le monde » [Latour, 1993 : 191]. Bruno Latour accompagne donc une expédition pédologique²² en Amazone où il scrute la production du référent scientifique, là aussi organisée autour de deux axes. D'une part, l'horizontalité, la simultanéité du terrain, de la carte. D'autre part, la verticalité, la chronologie, du fond de la tranchée qui permet de discerner l'« horizon » pédologique jusqu'au point de vue zénithal des photographies aériennes dont il s'agit de compléter les données afin de cartographier l'évolution forestière.

Du nadir au zénith

En effet, parfois le regard éloigné s'obtient en s'élevant plutôt qu'en creusant. Avant d'examiner l'archéocivilisation, André Varagnac [1938] suggéra de mettre « la photographie

aérienne au service de la science », signalant quelques prédécesseurs (L. Febvre, M. Bloch, G.H. Rivière, M. Griaule) : l'avion « *passé dans le ciel et en rapporte l'état civil d'un village français* ». Importante en géologie et aussi en archéologie, la télédétection est moins usuelle en anthropologie – hormis les études de développement – pour laquelle Evon Z. Vogt [1974] étudia l'utilité de la photographie aérienne. Sans inférence abusive, on note que cet auteur de l'unique étude anthropologique d'envergure sur la sourcellerie [Vogt et Hyman, 1979] découvrit cette technique lors de ses années de guerre dans l'aéronavale²³. Marcel Griaule passa aussi par les forces aériennes. Attentif aux vues surplombantes du terrain, il concevait la « *vérité culturelle* » comme une réalité cachée, enfouie, et utilisait beaucoup le mot « *déceler* » [Clifford, 1983 : 147]. La géologie soviétique étudia la prospection minière avec des « avions renifleurs » emportant des sourciers, et les théoriciens de la radiesthésie argumentent de son usage occasionnel par des militaires (ou des archéologues) [Bird, 1981], évidemment promoteurs de la télédétection. Où le terrain devient labyrinthe et se confirme sa connotation guerrière (cf. note 2).

Dans son examen des pratiques spatiales de l'anthropologie, Clifford [1997] admet que l'on peut parler de *fieldwork* quand un géologue, vu à la télévision après un séisme, dit être allé « *in the field* », alors qu'il était en hélicoptère : il s'était physiquement déplacé vers un lieu assez dégagé (*cleared*) pour permettre une attention focalisée. Clifford montre que, en dépit de ce rôle capital du déplacement dans la production de l'expérience et de l'autorité ethnographique, celle-ci s'est construite contre le « voyage » et son récit, notamment celui du touriste cosmopolite²⁴, ce qu'il associe aux stratégies d'occultation de l'individualité et de la subjectivité de l'ethnographe. Sans discuter des vertus de l'introspection pour le discours ethnographique, « *being there* » [Clifford, 1997 : 69], être sur le terrain que l'on veut étudier – dans la mesure où ses limites spatiales sont claires, ce qui est de moins en moins souvent le cas, il faut l'accorder à Clifford – n'est-il pas, en effet, plus important que « *getting there* », s'y rendre ? Il est sans doute pertinent de saisir comment les aspects émotionnels de l'observation affectent la recherche. Mais, là de même qu'avec le « voyage » ethnographique, faut-il s'étonner, comme, par exemple, certains courants récents des études des sciences, qu'un article scientifique n'évoque pas toujours l'état d'esprit de ses auteurs [Pang, 1996 : 17-18, 43] ? S'interrogeant sur les possibles effets de la séparation, de la liminalité sur l'innovation cognitive, Martin Rudwick [1996] fait quant à lui une pertinente application de l'analogie du rite de passage au voyage géologique. Il est après tout vrai que, au moins dans le conte, l'objet de la quête du héros se trouve « *dans 'un autre' royaume [...] très loin à l'horizontale, ou bien très haut ou très bas à la verticale* » [Propp, 1970 : 63].

Les pieds sur terre

L'usage répété que fait Rudwick des métaphores de l'excavation et de la profondeur, sans dessein apparent et alors que son propos incite à y être attentif, indique leur force. Mais, historien des sciences, les références qu'il fait à Van Gennep et à Turner sont rigoureuses et argumentées. Dans les ouvrages géologiques pédagogiques ou vulgarisateurs, l'occasionnel rapprochement entre initiation et travail de terrain reste, en revanche, flou, rhétorique et sans commune mesure avec le fréquent recours de l'anthropologie à la racine métaphorique du terrain et à ses excroissances. Un rare exemple de réciprocité des emprunts métaphoriques entre géologie et sciences sociales que j'ai pu repérer concerne l'obligatoire comparaison à l'histoire et plus encore à l'archéologie [Mattauer, 1989]. Entre les domaines métaphoriques de ces deux univers scientifiques, l'échange est inégal. Comme la matérialité de son objet, la scientificité de la géologie est dure et n'a que faire du renfort de « sciences molles », tandis

qu'elle a parfois été très attirée par la mécanique [Planck, 1992], qui a plus « les pieds sur terre ». Hutton était d'ailleurs ami de James Watt, dont la machine à vapeur a pu influencer la vision qu'il avait du rôle de la chaleur souterraine [Roger, 1974].

Les linguistes aussi ont souvent puisé dans les images produites par les géologues, parfois peut-être en partie pour les avoir côtoyés au quotidien comme, un temps, Edward Sapir, en 1921. Publiant *Le langage* [1968] peu après l'apparition des idées d'Alfred Wegener, à la différence d'autres linguistes, il n'use pas explicitement de métaphores géologiques, mais recourt à des modèles parfaitement homologues à ceux de la dérive des continents, à propos des lentes mais inexorables dynamiques inhérentes à la langue [Christy, 1992 : 85-87]. Les contiguïtés épistémologiques et méthodologiques avec les prémisses qui permettent à la grammaire comparée des langues indo-européennes d'envisager l'exhumation d'une langue primordiale sont ici évidentes. Là encore, la réciproque ne se vérifie pas chez les géologues, même relevant d'une simple relation figurée, à l'exception d'une image courante d'ordre sémiologique : la lecture [Zaslow, 1995]. Si comprendre revient à substituer l'expérience d'une chose par une autre, « *one cannot get 'a handle on things' by replacing the names of tangible objects with names commonly used for less tangible ones* », et les géologues peuvent rarement remplacer des minéraux par des mots [Naumann, 1997].

Au moins depuis Max Black [1962] ou, entre autres auteurs de travaux récents, George Lakoff et Mark Johnson [1980] qui étendent leur approche à tout langage non figuratif, on sait que les métaphores occultent autant qu'elles illuminent, que leurs rapports avec le discours tenu pour rationnel est ambivalent. À la fois omniprésente et évasive, ce qui ne lui est pas particulier [Dirven, Paproté, 1985], celle du « terrain » n'est pas plus « minée » que tout autre. Mais la complexité et l'extension de ses ramifications incitent à penser que son usage est signifiant au-delà de l'évident rapport qui lie pareillement géologie et anthropologie au temps, et au-delà même des associations que cet usage convoque et dont on a vu divers exemples. Intimant à l'ethnographe (comme au militant politique [Achard, *op. cit.*] une confrontation immédiate à la « réalité », cette métaphore impose un projet épistémologique indiscutable, hormis ce qui n'est, au bout du compte, que détails méthodologiques et réponses variables aux difficultés d'une enquête qui en est replète même sans être conduite sur un terrain « miné ».

Tandis que Louis Dumont pensait que « *Mauss avait reçu du ciel la grâce spéciale d'être un homme de terrain sans quitter son fauteuil* » [cité par Blanckaert, 1996 : 39], Clifford s'interroge sur la qualité de « travail de terrain » d'une recherche dont la dimension interactive s'épanouirait seulement devant un terminal Internet [1997 : 57]. Où, à nouveau, il devrait être clair que, en dépit de l'émiettement thématique et méthodologique actuel, le cœur d'une discipline bat au rythme d'une problématique et non à celui d'objets ou de méthodes. Prôner l'intersubjectivité absolue ou envisager la validité de l'une de ces enquêtes par correspondance aujourd'hui écartées *a priori*²⁵ sont les deux pôles d'une gamme de pratiques spatiales dont toute variante, plutôt qu'anomale, peut être une possible réponse pragmatique et contingente à une situation et à des questions concrètes. Et toutes peuvent de même manière concerner un projet à délimitation précise ou à géométrie spatiale et temporelle variable. Clifford admet d'ailleurs que les nouvelles stratégies ethnographiques et textuelles ne devraient passer pour une norme émergente [1997 : 81]. Cette louable position semble pourtant quelque peu battue en brèche par la confiance ambiante en la capacité messianique des nouvelles pratiques à régénérer la discipline. Mais clamer leur radicale nouveauté en dit par exemple plus sur le point de vue provincial des thuriféraires de cette « ethnographie multilocale » actuellement montée en épingle que sur sa réelle valeur heuristique²⁶.

Cette fluctuation des terrains et la désagrégation des conditions habituelles et des pratiques hégémoniques de l'enquête suscitent l'adoption d'un nouvel avatar de la dérive des continents : Akhil Gupta et James Ferguson [1997] parlent d'une ethnographie menée sur des *shifting locations*. Les autres corollaires les plus communs de la métaphore du terrain, valides même pour une enquête hétérodoxe portant sur un corpus de textes écrits [Achard, *op. cit.*], sont celles de la stratification, de la sédimentation et leur dérivé, l'excavation révélatrice. À de rares exceptions près (comme l'exemple de Barrau qui a été donné plus haut), cette pédologie paraît méconnaître l'érosion. Car, par-delà leur nexus géologique, toutes ces figures convergent en une efficace allégorie de l'accumulation positive du savoir, peu compatible avec la mise en avant du rôle de l'oubli, et s'articulent sur le vaste domaine des représentations qui informent nos activités productrices et organisatrices de la connaissance. La géologie n'est-elle pas « *l'image même* » de celle-ci [Lévi-Strauss, 1958 :] ? À cet égard, l'actuelle réhabilitation, contre la tradition empiriste, du rôle cognitif et expressif de la métaphore amènerait presque à se demander si éclora l'image postmoderne de strates du savoir plissées par la tectonique culturelle, coupées par la surface de l'érosion globale, qui s'exposent sans ordre apparent d'antériorité et de postériorité, de cause et de conséquence, d'autorité et d'allégeance, et avec lesquelles les dépôts ultérieurs forment ce que les géologues nomment une « discordance ».

Le terrain, l'échelle, l'arbre, les rhizomes

Outre la poursuite du transect esquissé ici ²⁷, on peut envisager d'identifier d'éventuels traits communs à l'ensemble des tropes dont l'anthropologie raffole pour décrire sa propre activité ou son objet. On pense par exemple à la « traduction culturelle » (*cf.* note 15) ou à la récente prolifération de la notion d'hybridité, devenue dans certaines publications (celles de Clifford en sont un exemple) un cliché aussi inévitable que les qualificatifs « radical » ou « ironique » il y a quelques années. Quant au terrain, il est le terreau de l'arbre, une autre de nos images favorites dont le champ de significations est au moins aussi étendu que celui qui vient d'être arpenté. En effet, au moment où l'on dressait l'échelle stratigraphique, des auteurs (parfois les mêmes, comme Buffon) reprirent l'idée, existant chez Platon, de représenter la nature sous la forme d'une échelle à la base de laquelle se trouvent les « éléments » et le minéral. Intéressés aussi un moment par le modèle de la mappemonde ²⁸, ils préférèrent finalement celui de l'arbre [Barsanti, 1992]. Entre l'« *arbre de la connaissance* » de Diderot et d'Alembert et l'arbre généalogique ou l'« *arbre de la culture* » décrit par Ralph Linton [1955], on se doute qu'il y a matière à penser [Darnton, 1985 ; Foucault, 1966 ; Rival, 1998]. Précisant que son arbre n'était pas celui des régions tempérées mais le paléutivier et son entrelacs de racines aériennes, Linton [1949 : 171] sembla pressentir que l'on trouverait bientôt trop clairement géotrope le paradigme arboricole des encyclopédistes dont, outre l'Imagination et la Mémoire, la branche maîtresse est celle de la Raison. On lui préfère désormais le réseau ²⁹, par nature propice à l'utopie, ou les rhizomes qui furent déterrés par Gilles Deleuze et Félix Guattari [1980] et transplantés dans les études sociales des sciences [Martin, 1997]. Faut-il s'en étonner ? Nous voici à nouveau sous terre.■

Notes

Références bibliographiques

ACHARD Pierre, 1981, « De l'écrit comme terrain », *Langage et société*, supplément au n° 17.

ALLÈGRE Claude, 1983, *L'écume de la terre*, Paris, Fayard.

ARNAULT France, 1984, « Frédéric Le Play, de la métallurgie à la science sociale », *Revue française de Sociologie*, XXV : 437-457.

BACHELARD Gaston, 1947, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti.

BADONE Ellen, 1991, « Ethnography, Fiction, and the Meanings of the Past in Brittany », *American Ethnologist*, 18 (3).

BARLES Sabine et André GUILLERME, 1995, *L'urbanisme souterrain*, Paris, PUF.

BARRAU Jacques, 1975, « Écologie », in R. Cresswell (éd.), *Éléments d'ethnologie*, vol. 2, Paris, Armand Colin.

BARSANTI Giulio, 1992, « Buffon et l'image de la nature : de l'échelle des êtres à la carte géographique et à l'arbre généalogique », in J. Gayon (éd.), *Buffon 88. Actes du colloque international pour le bicentenaire de la mort de Buffon*, Paris, Vrin.

BASS Rick, 1998, *Where the Sea Used to be*, Boston, Houghton Mifflin Co.

BELMONT Nicole, 1973, *Mythes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Flammarion.

BERMAN Antoine et Jean-René LADMIRAL, 1988, « Les sourciers et les ciblistes », *Préfaces*, 7.

BIRD Christopher, 1981, *La main divinatoire*, Paris, Robert Laffont.

BLACK Max, 1962, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press.

BLANCKAERT Claude, 1996, « Histoires du terrain. Entre savoirs et savoir-faire », in ID. (ed.), *Le terrain des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan.

BONNIN Philippe, 1990, « L'utile et l'agréable. La question de l'esthétique dans l'enquête d'architecture rurale du musée national des Arts et Traditions Populaires (1943-1947), *Études rurales*, 117 : 39-72.

BRADBURY Daniel, 1998, *Being There. The Necessity of Fieldwork*, Washington, Smithsonian Institution Press.

BRASSINGTON Richard, 1990, *Field Hydrogeology*, Buckingham, Open University Press.

BRAUDEL Fernand, 1979, *Civilisation matérielle, économie, capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*. Vol. 1 : *Les structures du quotidien : le possible et l'impossible*, Paris, Armand Colin.

BROMBERGER Christian, 1987, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », in I. Chiva, U. Jeggle (eds), *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Paris, Éd. de la MSH.

— 1997, « L'ethnologie de la France et ses nouveaux objets. Crise, tâtonnements et jouvence

d'une discipline dérangement », *Ethnologie française*, 3 : 294-313.

CAILLOIS Roger, 1996 (1966), *Pierres*, Paris, Gallimard.

CHAMOUX Marie-Noëlle, 1996, « La passation de savoir : stratigraphie d'une enquête sur le tissage au Mexique », *Techniques et Culture*, 28.

CHAUSSIER Jean-Bernard, 1989, *Initiation à la géologie et la topographie à l'usage des aides-géologues, techniciens de chantiers et d'exploitation minière*, Paris, Éd. du BRGM.

CHIVA Isac, 1970, « Imagination collective et inconnu », in J. Pouillon, P. Maranda (eds), *Échanges et communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son sixième anniversaire*, Paris, La Haye, Mouton.

CHRISTY Craig, 1992, « Geology and the Science of Language : Metaphors and Models », in B. Naumann, F. Planck, G. Hofbauer (eds), *Language and Earth. Elective Affinities between the Emerging Sciences of Linguistics and Geology*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co.

CLIFFORD James, 1983, « Power and Dialogue in Ethnography : Marcel Griaule's Initiation », in, G. Stocking (éd.), *Observers observed : Essays on Ethnographic Fieldwork*, Madison, University of Wisconsin Press.

— 1997, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

COHEN Claudine, 1994, *Le destin du mammouth*, Paris, Seuil.

DALLA BERNARDINA Sergio, 1996, *L'utopie de la nature. Chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago.

DARDEL Éric, 1990 (1952), *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Éd. du CTHS.

DARNTON Robert, 1985, « L'arbre de la connaissance : la stratégie épistémologique de l'*Encyclopédie* », *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont.

DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI, 1980, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, Paris, Minuit.

DIRVEN René et Wolf PAPROTTÉ, 1985, *The Ubiquity of Metaphor. Metaphor in Language and Thought*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co.

DUMONT Louis, 1972, « Une science en devenir », *L'Arc*, 48.

FABRE Daniel, 1992, « L'ethnologue et ses sources », in G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud, (eds), *Vers une ethnologie du présent*, Éd. de la MHS.

FAURE Maurice, 1907, « La protection des paysages de France, discours au Sénat du 28 Mars 1906 », *Pour la terre natale. Pages historiques et littéraires*, Paris, Félix Juven.

FEBVRE Lucien, 1979 (1922), *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel.

FOUCAULT Michel, 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.

GÈZE Bernard, 1995, « La géologie dans les romans de Jules Verne », *Mémoires de la Société géologique de France*, nouvelle série, 168.

GOHAU Gabriel, 1990a, *Les sciences de la terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. Naissance de la géologie*, Paris, Albin Michel.

— 1990b, *Une histoire de la géologie*, Paris, La Découverte.

GOULD Stephen Jay, 1987, *Time's Arrow, Time's Cycle. Myth and Metaphor in the Discovery of Geological Time*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

GUPTA Akhil et James FERGUSON (eds), 1997, *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*, Berkeley, University of California Press.

HERTZ Rosanna et Jonathan IMBER, 1993, « Fieldwork in Elite Settings », *Journal of Contemporary Ethnography*, 22 (1).

HOWITT Richard, 1998, « Scale as Relation : Musical Metaphors of Geographical Scale », *Area*, 30 (1).

IZARD Michel, 1991, « Méthode ethnographique », in P. Bonte, M. Izard (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF.

JEAN-BRUNHES DELAMARRE Mariel, 1968, « Géographie humaine et ethnologie », in J. Poirier (éd.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard.

KUKLICK Henrika, 1997, « After Ishmael : The Fieldwork Tradition and its Future », in A. Gupta, J. Ferguson (eds), *op. cit.*

LACOSTE Yves et Camille LACOSTE-DUJARDIN, 1990, « Géographie-ethnologie », in C. De Bartillat, J.R. Bel, S. Devers (*et al.*), *Pour Jean Malaurie : 102 témoignages en hommage à 40 ans d'études arctiques*, Paris, Plon.

LACOSTE-DUJARDIN Camille, 1977, « La relation d'enquête », *Hérodote*, 8.

LAKOFF George et Mark JOHNSON, 1980, *Metaphors we Live by*, Chicago, University of Chicago Press.

LATOUR Bruno, 1993, « Le topos de Boa-Vista. La référence scientifique : montage photographique », *Raisons pratiques*, 4.

LENCLUD Gérard, 1986, « En être ou ne pas en être. L'anthropologie sociale et les sociétés complexes », *L'Homme*, 97-98 : 143-154.

- LEROI-GOURHAN André, 1965, *Le geste et la parole*. Vol. 2 : *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- 1973 (1961), « Archéologie préhistorique », in C. Samaran, *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard.
- 1982, *Les racines du monde. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Paris, Belfond.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS Claude et Didier ÉRIBON, 1991, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob.
- LINTON Ralph, 1949, « The Tree of Culture », *Transactions of the New York Academy of Sciences*, 2nd series, VII : 171-175.
- 1955, *The Tree of Culture*, Westminster (Mary.), Alfred A. Knopf.
- LLOBERA Josep, 1990, *La identidad de la antropologia*, Madrid, Editorial Anagrama.
- MCCOOK Stuart, 1996, « 'It May be Truth, but it is not Evidence' : Paul du Chaillu and the Legitimation of Evidence in the Field Sciences », *Osiris*, 2nd series, 11.
- MALAUZIE Jean, 1999, *Hummocks. Relief de mémoire*. T. 1 : *Nord Groenland, Arctique central canadien*, Paris, Plon.
- MARTIN Emily, 1997, « Anthropology and the Cultural Study of Science : From Citadels to String Figures », in A. Gupta, J. Ferguson (eds), *op. cit.*
- MATTAUER Maurice, 1989, *Monts et merveilles. Beautés et richesses de la géologie*, Paris, Hermann.
- NAUMANN Bernd, 1997, « Language and Earth : The Use of Metaphor in Geology and Linguistics », in B. Debatin, T. Jackson, D. Steuer (eds), *Metaphor and Rational Discourse*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- OLDROYD David, 1979, « The Rise of Historical Geology », *History of Science*, XVII : 191-213 ; 227-257.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1.
- PANG Alex Soojung-Kim, 1996, « Gender, Culture, and Astrophysical Fieldwork : Elizabeth Campbell and the Lick Observatory-Crocker Eclipse Expeditions », *Osiris*, 2nd series, 11.
- PASSARO Joanne, 1997, « 'You Can't Take the Subway to the Field !'. 'Village' Epistemologies in the Global Village », in A. Gupta, J. Ferguson (eds), *op. cit.*
- PÉRILHON Jean, 1990, « Vercors, été 44... », *Alpes Magazine*, 2.
- PLANCK Frans, 1992, « Language and Earth as Recycling Machines », in B. Naumann, F. Planck, G. Hofbauer (eds), *Language and Earth. Elective Affinities between the Emerging Sciences of Linguistics and Geology*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.

PORTER Roy, 1973, « The Industrial Revolution and the Rise of the Science of Geology », in M. Teich, R. Young (eds), *Changing Perspectives in the History of Science. Essays in Honour of Joseph Needham*, Portsmouth, Heinemann.

— 1978, « Gentlemen and Geology : The Emergence of a Scientific Career », 1660-1920 », *The Historical Journal*, 21 (4).

PROPP Vladimir, 1970 (1928), *Morphologie du conte*, Paris, Seuil.

PULMAN Bertrand, 1986a, « Le débat ethnologie/psychanalyse et la référence au 'terrain' », *Cahiers internationaux de Sociologie*, LXXX : 5-26.

— 1986b, « Aux origines du débat ethnologie/psychanalyse : W.H.R. Rivers (1864-1922) », *L'Homme*, 100 : 119-142.

— 1988, « Pour une histoire de la notion de terrain », *Gradhiva*, 5.

RECLUS Élisée, 1876, *La terre*, Paris, Hachette.

RHODES Frank et Richard STONE, 1981, *Language of the Earth*, Londres, Pergamon Press.

RICHARD Jean-Pierre, 1955, *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.

RIVAL Laura, 1998, *The Social Life of Trees. Anthropological Perspectives on Tree Symbolism*, Oxford, Berg.

ROGER Jacques, 1974, « Le feu et l'histoire : James Hutton et la naissance de la géologie », in *Approches des Lumières. Mélanges offerts à Jean Fabre*, Paris, Klincksieck.

ROSSI Paolo, 1984, *The Dark Abyss of Time. The History of the Earth and the History of Nations from Hooke to Vico*, Chicago, The University of Chicago Press.

ROUPNEL Gaston, 1932, *Histoire de la campagne française*, Paris, Bernard Grasset.

RUDWICK Martin, 1996, « Geological Travel and Theoretical Innovation : The Role of 'Liminal' Experience », *Social Studies of Science*, 26 : 143-159.

SAPIR Edward, 1967 (1921), *Le langage*, Paris, Payot.

SCHAFER Simon, 1994, *From Physics to Anthropology, and Back Again*, Cambridge, Prickly Pear Press.

SÉBILLOT Paul, 1894, *Les travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays*, Paris, J. Rothschild.

SODIÈRE Martin de la , 1988, « L'inconfort du terrain. 'Faire' la Creuse, le Maroc, la Lozère... », *Terrain*, 11 : 94-105.

Spectacle de la nature ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, & à leur former l'esprit (Le), 1780, Paris, les Frères Estienne.

STAFFORD Robert, 1984, « Geological Surveys, Mineral Discoveries, and British Expansion, 1835-1871 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, XII (3).

STOCKING George, 1968, *Race, Culture, and Evolution. Essays in the History of Anthropology*, Glencoe, The Free Press.

TARDE Gabriel, 1904, *Fragment d'histoire future*, Paris, Stock.

VAN GENNEP Arnold, 1921, « L'action du sol sur la formation des nationalités », in *Le monde nouveau*, vol. III : 1659-1672.

VARAGNAC André, 1938, « La photographie aérienne au service la science », *Plein Ciel*, septembre-octobre.

— 1963, « L'archéocivilisation et la stratigraphie culturelle », *Antiquités nationales et internationales*, IV : 14-16.

VICO Giambattista, 1953 (1744), *La science nouvelle*, Zurich, Nagel.

VOGT Evon Z., 1974, *Aerial Photography in Anthropological Field Research*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

VOGT Evon Z. et Ray HYMAN, 1979 (1959), *Water Witching USA*, Chicago, University of Chicago Press.

VOISENAT Claudie, 1992, « Feux d'entrailles. Alcool, corps-alambic et combustions spontanées », *Terrain*, 19 : 17-38.

WILLIAMS Rosalind, 1992, *Notes on the Underground. An Essay on Technology, Society and the Imagination*, Cambridge (Mass.), MIT Press.

ZASLOW Morris, 1975, *Reading the Rocks. The Story of the Geological Survey of Canada*, Londres, Macmillan.

ABSTRACT

Between sediments, layers, and fault-lines: is "the field" a loaded Metaphor ?

While anthropology has recently started analysing the use it makes of the notion of "field" and, in particular, on its history, the geological connotation of this metaphor has not, so far, been scrutinised. This state of things was bound to attract the attention of an ethnographer interested in the search for underground water: he meets hydrogeologists, dowsers and their clients, for whom "the field" also corresponds to a variety of practices and preoccupations. Any metaphor is, to some extent, "loaded" and that of the field not more so than others. Still, it appears advisable to examine the implications of the attraction which it has exerted on anthropologists and the ways in which we use it to express our Western representations of productive and organisational activities in the domain of knowledge.

Keywords : Field. Geology. Ethnography

ZUSAMMENFASSUNG

Zwischen Sedimenten, Schichten und Brüchen: Ist "das Feld" eine geladene Metapher ?

Die Anthropologie hat zwar in letzter Zeit Überlegungen darüber angestellt, wie sie den Begriff des "Feldes" verwendet und wie es dazu gekommen ist, hat aber die geologische Seite der Metapher ausser acht gelassen. Dies muss einen Ethnographen, der sich mit der Suche nach Wasser im Boden befasst, stutzig machen: er trifft auf Hydrogeologen, auf Rutengänger und ihre Kunden, für die "das Feld" ebenfalls eine Vielzahl von Aktivitäten und Überlegungen darstellt. Jede Metapher ist in gewissem Sinne "geladen", und die des Feldes nicht stärker als andere. Dennoch ist es ratsam, die Auswirkungen der Verführung, die diese Metapher auf die Anthropologen ausübt, zu prüfen, und auch die Art, wie wir sie im Westen in unserer Rede über die Wiedergabe von Wissen schaffenden und Wissen ordnenden Aktivitäten verwenden.

Stichwörter : Feld. Geologie. Ethnographie.

* Diverses phases de la recherche dont est issu cet article ont bénéficié de la bourse Eugène Fleischmann (1996, Société d'ethnologie, Nanterre), du programme « Praxis-XXI » (Lisbonne) et de deux séjours que j'ai faits en tant qu'assistant de recherche au département d'anthropologie de l'Université de Harvard, où je tiens à remercier en particulier Michael Herzfeld et Evon Z. Vogt pour des contacts stimulants et l'accès à des filons documentaires désespérément inépuisables.

¹. R. Bass est un géologue, spécialisé dans la recherche de pétrole, devenu écrivain.

². Voir B. Pulman [1988] sur l'histoire et les diverses acceptions militaires du signe terrain en français.

³. De l'importance duquel D. Bradburd [1998] fait une roborative défense.

⁴. Images suggérées l'une par C. Bromberger et l'autre par G. Ravis-Giordani.

⁵. Pour les implications méthodologiques du refus de croire «*en un monde objectif où les données scientifiques, naturelles et spontanées comme des champignons, n'attendent qu'à être cueillies par un observateur neutre, rigoureux et trop modeste pour figurer dans le texte à la première personne*» voir l'ouvrage de S. Dalla Bernardina [1996 : 10]. J. Llobera [1990] critique quant à lui la réification du travail de terrain en rite de passage et son corollaire, l'abus réflexif. G. Stocking [1968] a montré que la découverte de la valeur du « terrain » par F. Boas, n'eut rien d'une révélation mais découla de sa formation initiale en physique et de son intérêt momentané pour la géographie. Et S.J. Gould [1987 : 66] critique le Hutton (*cf. infra*) de légende dont les découvertes géologiques seraient issues plus de son observation du terrain que de ses choix conceptuels préalables.

⁶. « Programmes de télévision, sermons, romans, médias de toutes sortes ainsi que les conversations et les comportements quotidiens » « Il y a certainement des différences, mais elles ne s'agglutinent pas en une méthode distincte ».

⁷. Sur tous les points effleurés dans ce paragraphe voir D. Fabre [1992] et G. Lenclud [1986].

⁸. Voir les pages que J. Malaurie [1999 : 57-70] consacre à cette question et aux contiguités entre géographie, géologie, géomorphologie et sciences sociales.

⁹. Le météorologue qui suggéra en 1912 une dérive des continents, confirmée plus tard par l'étude de la tectonique des plaques et des forces les affectant.

¹⁰. Voir P. Achard [1981 : 22]. Examinant les trajectoires de Boas et Rivers, à partir de la physique et de la neurologie, S. Schaffer [1994] examine la supposée similitude de fonction entre travail de laboratoire et de terrain.

¹¹. Pour un traitement détaillé des points abordés ici, voir C. Blanckaert [1996], H. Kuklick [1997], S. McCook [1996], R. Porter [1973, 1978], R. Stafford [1984].

¹². Les « pierres figurées », conséquences du Déluge, reliefs des repas de voyageurs... Sur les cadres interprétatifs successifs d'un « fossile » spécifique, voir C. Cohen [1994].

¹³. Selon l'expression célèbre d'A. Koyré.

¹⁴. L'œuvre de J. Boucher de Perthes pourrait pourtant être prise, de ce point de vue, comme un intermédiaire précoce.

¹⁵. Lévi-Strauss a confié à J. Malaurie qu'il l'enviait d'être un géomorphologue [Malaurie, 1999 : 215].

¹⁶. Au moins dans le monde occidental, la culture géologique de la grande majorité des anthropologues n'est pas différente de celle des personnes qu'ils étudient, transmise par les mêmes vecteurs. B. Gèze [1995] examine par exemple la place de la géologie chez J. Verne.

¹⁷. Je n'ai pu consulter ce texte, sans doute destiné à être repris dans une *Formation des nationalités* laissée inachevée.

¹⁸. Selon l'analyse que fait G. Bachelard [1947] de ces figures. F. Rhodes, R. Stone [1981] et R. Williams [1992] en suivent certains avatars dans d'autres domaines de la création que la littérature francophone. Pour une approche liant *Poésie et profondeur*, voir J.-P. Richard [1955].

¹⁹. Voir aussi Bachelard [1947, chap. 1]. Parfois qualifiés de « sourciers » [Berman, Ladmiral, 1988], les courants traductologiques qui favorisent la vérité de la lettre de l'original, le point de vue « natif » plutôt que l'adaptation, se présentent à l'occasion comme une archéologie.

²⁰. R. Williams [1990, chap. 2] fait l'historique détaillé de cette évolution.

²¹. Et plus généralement avec l'idéologie New Age, qui s'intéresse souvent à l'anthropologie [Badone, 1991 : 542].

²². Dont une critique culturelle relèverait que le technicien qui creuse « *le gros de la tranchée* » est le seul membre « *vraiment natif* » [Latour, 1993 : 194].

²³. Communication personnelle.

²⁴. Voir aussi C. Blanckaert [*op. cit.*]. P. Achard [1981] analyse les difficultés d'un linguiste à faire admettre que l'écrit soit un terrain.

²⁵. À partir du moment où l'autorité ethnographique n'est que rhétorique et subjectivité, pourquoi ne pas admettre que la légitimité de l'enquête par correspondance ne soulève pas de problèmes beaucoup plus épineux ? E.Z. Vogt et R. Hyman [1979] ont fait l'un des usages les plus tardifs d'une telle enquête extensive, au moins en matière d'ethnographie du monde occidental. Même s'il est vrai qu'ils développent très peu l'interaction directe avec des sourciers et l'intégration des faits dans leur contexte local, ils prennent garde à ne puiser dans les réponses aux questionnaires que les réponses à certaines questions précises.

²⁶. Sur la variation des objets et des échelles d'analyse en ethnologie de la France, voir C. Bromberger [1987, 1997].

²⁷. Et des autres lignes de recherche suggérées par B. Pulman [1988 : 29].

²⁸. R. Howitt [1998] propose une approche inattendue du concept d'« échelle » en géographie.

²⁹. Par exemple en génétique des populations ce qui, d'ailleurs, nous rapproche à nouveau des préoccupations de la grammaire comparée.